

CARACTÈRES

Lisbeth Koutchoumoff Arman

Le français, langue vibrante

C'était le 26 juillet, à 19h05. Un courriel de gens très fâchés est arrivé dans ma boîte mail. Je ne l'ai lu que le lendemain. Le 26 juillet, c'était le jour de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. J'étais ce soir-là devant ma télévision et pas devant mon ordinateur. J'étais donc encore dans l'émotion des mots d'amour de Céline Dion quand j'ai lu le message de colère d'une quarantaine d'associations de défense de la langue française, bouillant de rage contre «les organisateurs des JO et France Télévisions», coupables de trop souvent préférer l'anglais au français. Le ton, outré, donnait au mot «défense» un sens si militaire, si guerrier, que le combat en lui-même semblait bien plus important que la cause. Pauvre langue française, se disait-on, réduite à ce statut de victime en permanence bafouée, brutalisée par des hordes forcément barbares...

Quel soulagement donc que de parcourir le *Dictionnaire des erreurs... qui sont entrées dans nos dictionnaires*, qui paraît ces jours-ci. Muriel Gilbert, correctrice au journal *Le Monde* et chroniqueuse sur RTL, s'adresse avec une bonne humeur contagieuse aux «amis des mots». Elle rappelle, en préambule, qu'à l'inverse des langues mortes, toute langue vivante change et évolue. Et que les auteurs de ces évolutions en sont... les locutrices et les locuteurs de tous les âges (de Fribourg à Dakar, de Trois-Pistoles à Marseille) et non pas les académies ou les dictionnaires. Dans un mouvement perpétuel et improvisé, la langue se présente ainsi, siècle après siècle, comme la plus grande et la plus étonnante des œuvres collectives. Quelles que soient les règles, c'est l'usage qui gagne à la fin.

Muriel Gilbert a comme marotte de collectionner les erreurs qui sont devenues des règles (avant que l'usage ne les change à nouveau). Son dictionnaire est une mine d'informations où l'on musarde gaiement. Pourquoi le verbe aller a-t-il une conjugaison si irrégulière? Pourquoi le vendeur de viande s'appelle-t-il un boucher? Pourquoi dit-on cauchemarder alors que cauchemar ne prend pas de d à la fin? Et barbarisme qui veut dire erreur grossière? «Un barbarisme que tout le monde utilise... c'est un barbarisme qui a réussi», glisse la correctrice dans un sourire. Comme «solutionner» qui n'existe pour le moment qu'en pointillé dans les dictionnaires (avec la mention «usage critiqué») alors que tout le monde l'utilise. D'ici quelques années, il ne fera plus tiquer personne. Même les plus furibardes des associations de défense de la langue française. ■

Polyphonie pour un monde qui se noie

L'Américain Stephen Markley donne avec «Le Déluge» un roman choral et pétri de réalisme sur ce que le dérèglement climatique fera de nous. Monumental et exceptionnel

Jean-François Schwab

Lauréat du Grand Prix de littérature américaine 2020 en France pour son premier roman *Ohio*, Stephen Markley avait marqué les esprits avec une fresque politico-sociale magistrale sur une Amérique gouvernée par la peur et rongée par les divisions, empêtrée dans une lutte sans fin contre le terrorisme. Avec une myriade de personnages, et en brasant de nombreux thèmes, l'écrivain impressionnait déjà par sa maturité romanesque. Que dire du *Déluge*, son deuxième livre, plus de 1000 pages et fruit de dix ans de travail? Monumental et exceptionnel, tant ce grand roman sur le dérèglement climatique et sur ce que l'on est prêt à sacrifier pour sauver l'humanité est ambitieux.

Il mélange littérature, journalisme, politique, sciences, géopolitique, nouvelles technologies (IA et réalité virtuelle), économie et finances. Bien qu'influencé par *Le Fléau* de Stephen King et *Méridien de sang* de Cormac McCarthy, point de genre postapocalyptique ici ni d'imaginaire dystopique ou de science-fiction. *Le Déluge*, dont l'intrigue se déploie de 2013 à 2040, subjugué par son hyperréalisme, sa crédibilité, sa plausibilité et son ancrage dans nos sociétés actuelles. Omniprésent dès le début et montant graduellement en puissance à chaque décennie, c'est bien le réchauffement climatique qui est le personnage central du roman. L'auteur décrit son évolution de façon très factuelle et extrêmement bien documentée, sans catastrophisme ni horreur, dans une veine journalistique.

Les Etats-Unis et la planète entière subissent des conditions météorologiques toujours plus violentes: supertyphons avec des vents de 300 km/h, mégafeux de forêts à l'image de *El Domino* ravageant la moitié nord de Los Angeles, inondations gigantesques comme la grande crue de l'est (la capitale Washington D.C. dévastée, sera déplacée à Cleveland) et des températures qui disjonctent (20 degrés en février, 50 en été et encore 30-40 en automne). Les bilans humains des catastrophes naturelles sont énormes.

Deux femmes à la Maison-Blanche

Stephen Markley soigne également le décor politique. Après les années Obama-Trump-Biden, deux femmes accèdent à la Maison-Blanche, une démocrate en 2024, une républicaine en 2028, et retour d'un démocrate, liberticide, en 2032. L'année 2036 voit l'ascension d'un pasteur ultra-conservateur et évangéliste, mais forcé à céder sa place à son vice-président sur le ticket républicain. Chaque gouvernement se montre frileux voire apathique dans sa lutte contre le réchauffement climatique, rares sont les consensus sur le sujet et la classe politique se déchire, tiraillée à la fois entre ses extrémismes et les différents lobbyistes, pétroliers ou écologistes.

Deux lois climatiques et sécuritaires – décrites en détail, âprement négociées et débattues, médiatisées – sont aussi comme deux héroïnes du roman. Elles instaurent un ensemble de nouveaux impôts et des taxes climatiques, appelé le «collier électrique», mais



Les rues de Manille inondées par le typhon «Gaemi», en juillet dernier. (Jam Sta Rosa/AFP)



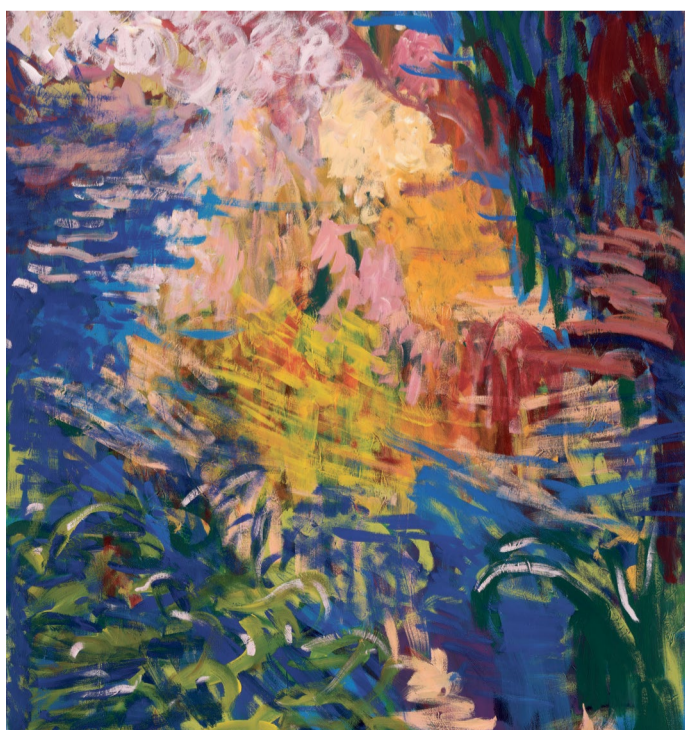
Genre Roman
Auteur Stephen Markley
Titre Le Déluge
Traduction De l'anglais par Charles Recoursé
Editions Albin Michel
Pages 1056

PUBLICITÉ

06.07.-27.10.2024

Jon Merz | Le jardin d'eau

CHÂTEAU DE GRUYÈRES



chateau-gruyeres.ch

Futur antérieur

De Nagasaki à Gaza, une même banalité

Cet été, l'ambassadeur d'Israël n'a pas été convié aux commémorations du largage de la bombe sur le Japon en 1945. Une décision lourde de sens, qui invite à relire Kenzaburô Oé et son appel à entendre, hier comme aujourd'hui, la voix des survivants

Gauthier Ambrus

La nouvelle n'a guère laissé de traces dans la torpeur estivale, mais elle n'en est pas moins lourde de signification. Début août, le maire de Nagasaki refusait d'inviter l'ambassadeur d'Israël, comme cela s'était fait jusqu'alors, à la commémoration

annuelle du terrible bombardement qui détruisit sa ville, le 9 août 1945. Officiellement, la décision n'avait rien de politique. Prudent, le maire s'est retranché derrière un motif d'ordre public. La présence d'un représentant de l'Etat hébreu risquerait fort d'attirer une vague de protestations peu compatibles avec le message de paix communiqué par la cérémonie.

En réalité, le drame de Gaza suscite depuis de nombreux mois la colère des pacifistes japonais, et notamment celle des *hibakusha*, ces survivants de l'holocauste atomique, qui sont toujours moins nombreux pour témoigner. La menace nucléaire brandie par des ministres israéliens y est sans doute pour quelque chose. Le maire de Nagasaki a donc choisi de respecter leur indignation, contrairement à son collègue d'Hiroshima, qui a maintenu l'invitation.

L'érosion du droit humanitaire

Les nations du G7 n'ont pas manqué de protester contre le rabaissement d'Israël au rang d'Etat paria, au même



Une semaine en anglais

La Société de lecture à Genève, en partenariat avec le Festival America à Vincennes, organise une série de rencontres, du 24 au 30 septembre, avec des auteurs et autrices anglophones qui s'exprimeront avec le public en «langue originale» (sans interprète). L'affiche en impose avec, pour ouvrir les feux, Stephen Markley le 24 septembre à 19h, sur *Le Déluge* (lire ci-contre), Colson Whitehead, deux fois Prix Pulitzer, évoquera *La Règle du crime* (*Crook manifesto*), le 25 septembre. Connu pour ses livres historiques, Anthony Sattin met en lumière, le 26, l'importance des civilisations nomades dans le façonnement du monde (*Nomades, Noir sur Blanc*). Terry Hayes, journaliste et scénariste, a frappé avec son premier thriller *Je suis Pilgrim* (*I am Pilgrim*). A Genève, le 28 septembre, il présentera *L'Année de la sauterelle* (*The Year of the Locust*). Et enfin Rachel Cusk (Prix Femina étranger pour *La Dépendance*), évoquera le 30 septembre *Parade*, roman où l'art et la vie se mêlent de façon troublante.

Réservation: www.societe-de-lecture.ch

gélisme; de Keeper, un toxicomane qui tente de survivre en marge du progressisme; et de Matt, étudiant et écrivain en herbe. Tôt ou tard, tous vont se croiser et/ou se côtoyer de (très) près ou de loin et verront leur vie bouleversée par l'effondrement en cours.

Emotions et suspense

Le personnage le plus complexe et captivant est celui de Kate Morris, particulièrement exposé, observé, étudié, côtoyé, espionné et commenté, en public comme en privé, dépeint par exemple dans un long portrait sous forme de pastiche d'un article de *Vanity Fair*. Stephen Markley mélange au passage récit à la première, deuxième et troisième personne du singulier. En se frottant de si près à l'authenticité et à l'intimité des huit personnages, à travers le regard de leurs proches et du public, en collant à leurs réussites ou à leurs échecs, le lecteur pénètre aussi à l'intérieur de leurs peurs, tout en affrontant les siennes. La force des émotions ressenties et un certain suspense gomment aisément les aspects plus techniques du livre.

Le Déluge n'a rien d'un roman à thèse. Chaque personnage à un rapport différent au monde, une perception et approche personnelles de la menace existentielle liée au dérèglement climatique, lui-même vu à travers plusieurs prismes et différentes sources. On y trouvera néanmoins un plaidoyer pour une décarbonation globale de l'économie mondiale et, sans surprise, pour l'urgence d'agir. Et même un peu d'espoir. ■

flanqué d'une sorte de Patriot Act ultra-autoritaire et intrusif. Le militantisme écologique tente d'ailleurs de dicter le ton législatif, de manière pacifiste ou écoterroriste. Une gigantesque manifestation au National Mall à Washington suivie d'une occupation de trois mois autour du Capitole se soldent par une émeute et une répression gouvernementale qui fera près de 800 morts. Parallèlement, sabotages de pipelines, gazoducs et complexes industriels se propagent dans tout le pays. Le paroxysme de l'écoterrorisme est atteint lorsque attentats et fusillades ciblent des parlementaires, lobbyistes et capitaines de multinationales.

Variété textuelle

Stephen Markley évoque encore avec beaucoup de vraisemblance des crises migratoires, une grande crise alimentaire et plu-

sieurs krachs boursiers. Pour englober tous ces événements et thèmes, il joue d'astuces textuelles: titres et comptes rendus de journaux, revues de presse, grandes interviews, extraits de podcasts, de documents scientifiques, de rapports secrets et de briefings de la Maison-Blanche. Si la lecture n'est pas de tout repos, une impressionnante dextérité et une grande souplesse narrative traversent le livre, grâce à sa chair romanesque.

Car au cœur de ces trois décennies d'Histoire et d'épopée politico-environnementale, il y a huit personnages principaux, vivant de l'intérieur les événements et les actions clés de l'intrigue. Leurs odyssees individuelles s'entrelacent au chaos de la crise écologique et à un monde au bord du gouffre. D'apparence archétypique au début, de classes socioprofessionnelles, de tendances politiques, de couleurs et de genres différents, ils vont tous

gagner en nuances et en épaisseur au fil des pages, tant la multiplication des points de vue autour d'eux est foisonnante et en perpétuel mouvement, grâce à une galaxie de personnages secondaires et à la variété textuelle de ce roman choral.

Il débute en 2013 en Californie, lorsque le professeur Tony Pietrus, scientifique renommé et auteur d'un livre choc sur le dérèglement climatique, reçoit des menaces de mort. Le lecteur découvre ensuite Ashir, un mathématicien neurodivergent et génie de l'analyse prédictive; de Kate, jeune militante écologiste à la tête de l'ONG Fierce Blue Fire, icône d'une génération; de Shane, un écoterroriste révolutionnaire, membre de la secrète organisation 6Degrees; de Jackie, une publicitaire opportuniste et experte du *greenwashing*; du Pasteur, un acteur hollywoodien reconverti en leader de l'ultra-droite évan-

qu'ils représentent. Avec les bombes «pédagogiques» des 6 et 9 août 1945 – lancées, paraît-il, en faveur de la paix et de la liberté –, un abîme s'est ouvert qu'il était urgent de refermer, au risque de voir l'humanité s'y engouffrer: celui de la destruction banalisée.

Une mémoire dérangeante

Cette leçon, les rescapés d'Hiroshima et de Nagasaki la portent encore gravée dans leur chair, comme en témoigne Kenzaburō Ōe dans une série d'articles écrits au cours des années 1960 et regroupés dans un livre essentiel, *Notes de Hiroshima*. En allant à la rencontre des survivants, en écoutant leur histoire, le grand romancier japonais est frappé par la dignité qui se dégage de ces corps meurtris, parfois défigurés, et de ces esprits marqués par une douleur insupportable. C'est elle qui les maintient debout, envers et contre tout, en leur permettant de donner un sens à leur épreuve: porter témoignage de ce qu'ils ont vécu, se battre afin qu'un drame pareil devienne impensable aux yeux des générations futures.

Pour le lecteur occidental, le rapprochement avec les survivants d'Auschwitz est inévitable: une même mission dirige les pas des uns et des autres, malgré la distance qui sépare leurs traumatismes. Devant cette exigence de dignité, l'idée de garantir la paix par les armes et par l'équilibre de la terreur apparaît comme une absurdité terrifiante. Cela revient à effacer la mémoire dérangeante d'Hiroshima, au nom d'un faux humanisme qui n'a que trop masqué la gravité de l'événement. «Se pencher sur Hiroshima», écrit Ōe, «revient à réhabiliter l'humanité entière.» En faisant confiance à sa résilience contre les pulsions (auto)destructrices. En proclamant qu'aucune culpabilité ne peut être invoquée pour justifier un tel sort. Telle est la pensée nouvelle qui s'est élevée des ruines d'Hiroshima et de Nagasaki il y a trois quarts de siècle. Elle n'a rien perdu de sa nouveauté et vaut la peine qu'on l'écoute encore. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

ation de la destruction

titre que la Russie, privée de cérémonie depuis son invasion de l'Ukraine. Par un curieux hasard du calendrier des commémorations, l'épisode coïncide avec la commémoration du 75e anniversaire des Conventions de Genève, marqué par la mauvaise conscience de son gardien supposé, à savoir notre pays, bien en peine d'appeler ses alliés à les respecter. Dans les deux cas, on fait face à l'érosion silencieuse du droit humanitaire instauré au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale dans l'espoir que ses horreurs ne se répètent plus. Et que les nations en guerre communient dans la reconnaissance de valeurs supérieures.

Violence aveugle

Mais a-t-on été assez attentif à la leçon d'Hiroshima? Ce n'est pas sûr. Elle ne se limite pas en effet à un appel œcuménique à la paix globale, ni même à une mise en garde contre la destruction nucléaire. Ce qu'Hiroshima donne à entendre, c'est le caractère insupportable de la violence aveugle qu'on déchaîne contre les civils, quel que soit leur camp et quelle que soit la cause

PUBLICITÉ

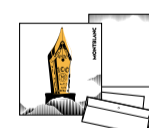
Concours d'écriture

Pour célébrer les 100 ans de son icône, Montblanc recueille des histoires manuscrites passionnantes sur le thème du Pouvoir de l'Écriture.

Ces histoires seront lues par les membres de notre jury afin de désigner un lauréat par langue (allemand, espagnol, français, italien, portugais). Un prix spécial sera attribué aux gagnants et les meilleures histoires seront réunies dans un magnifique livre.

Rendez-vous dans nos boutiques de Genève, Genève Aéroport, Crans Montana, Zurich, Bâle ou Lugano, afin d'obtenir votre kit d'écriture.

Et à présent ... écrivons!



1. Venez récupérer votre kit d'écriture Montblanc dans les boutiques Montblanc participantes - voir les termes & conditions.



2. Écrivez à la main votre propre histoire sur le Pouvoir de l'Écriture, et ce sur maximum une page recto-verso.



3. Envoyez votre histoire grâce à l'enveloppe pré-timbree ou déposez-la directement dans une boutique Montblanc près de chez vous.



4. Remportez un voyage de 2 jours à Hambourg pour une visite de la MONTBLANC HAUS et une plume Meisterstück.



5. Si vous êtes chanceux, votre lettre sera sélectionnée et figurera dans un livre consacré au Pouvoir de l'Écriture, disponible prochainement dans toutes les boutiques Montblanc participantes.

MONTBLANC